

IL N'Y A PLUS DE DIMANCHE POSSIBLE !

UN ENTRETIEN AVEC BERNARD STIEGLER

PHILIPPE MOUILLON

Il faut interrompre le cours pour reprendre le cours normal des choses, interrompre un moment le phénomène de perte qui consiste dans la consommation ou dans l'hyperactivité de la production, qui consiste à se perdre de vue soi-même, à ne plus savoir qui l'on est, à être absorbé.

- Il y a peu, on s'endimanchait le dimanche, puis on enchaînait des rituels successifs - ainsi de la messe ou du repas de famille, autant de gestes appartenant à des repères collectifs locaux, familiaux, religieux ou nationaux dont l'emprise semble moins forte aujourd'hui. Cela permet-il à chacun d'utiliser le temps libre du dimanche pour s'inventer son propre temps et sculpter sa vie de façon singulière ?

«Notons tout d'abord que cette question du dimanche pourrait être celle du samedi ou du vendredi... Quoi qu'il en soit, il y a un point final (ou de départ) donné à la semaine, et il construit une calendarité. Au sens large, qui n'est pas le sens strict, la calendarité, c'est tout le rituel qui fait qu'un groupe humain, à un moment donné, se synchronise autour d'un dispositif quelconque. En général, cela a un lien avec le cosmos, avec la lune, le soleil ou les grands cycles, ce que j'appelle les programmes cosmiques. Ils ne sont pas éternels, mais ils sont vécus comme tels. Cela existe dans toutes les sociétés : il n'y a aucune société sans une forme de calendarité.

Ces rituels se constituent dans une relation essentielle aux hypomnèses. Ce terme qui vient du grec désigne les supports de mémoire ou encore ce que j'appelle les rétentions tertiaires, c'est-à-dire des dispositifs dans lesquels la mémoire collective se dépose. Il s'agit tout d'abord de dispositifs de comptage, qui enchaînent sur le tatouage des corps, et qui se prolongent jusqu'aux ordinateurs et aux réseaux, en passant par les calendriers égyptiens, etc. Ces dispositifs ont une histoire très complexe, qui est au centre de l'humanité grecque.

Ma thèse c'est que l'humanité se constitue par extériorisation de sa mémoire, et que cette extériorisation induit des dispositifs sociaux qui sont rituels.

Où commence l'humanité, du point de vue des rituels, on ne peut pas le dire. Il y a des traces de tout cela qui remontent très loin, et l'hominisation a 3 millions d'années. Il semble attesté que depuis 300 000 ans, il y a du rituel qui passe en particulier avec les sépultures, et ce, dès Neandertal.

La société humaine se constitue finalement autour de ces pratiques que j'appelle calendaires au sens large, inséparables de pratiques cardinales : calendrier et cardinalité se pensent ensemble. En réalité, il s'agit des mêmes dispositifs - des dispositifs bi-fonctionnels, si je puis dire. Par exemple, une mosquée est orientée d'une certaine manière, une église aussi, un cimetière également, et ce sont autant des lieux d'inscription d'un rituel temporel que des lieux d'organisation de l'espace, et de rapports au cosmos.

Dans cette histoire, un moment capital se joue au Néolithique, avec la sédentarisation et l'apparition de ce que l'on appelle les grands empires, qui vont développer des techniques d'anticipation par la notation. Les formes qui sont à l'origine de l'écriture apparaissent en même temps que les pyramides, qui sont des lieux mortuaires, et forment des dispositifs d'orientation : cardinalité veut dire orientation. Et finalement, ce que l'on appelle la civilisation (qui dit civilisation dit cité, urbanité, déterritorialisation, différenciation entre un arrière pays et une ville, une urbanité sous une forme quelconque, une accumulation de ressources, une division et une hiérarchisation des rôles sociaux) correspond essentiellement à la constitution d'une calendarité au sens strict, cette fois-ci, et non plus au sens large.

Cette calendarité au sens strict se constitue en articulant la réalité effective du social sur celle, cosmique, des astres : les Egyptiens et les Mésopotamiens puis les Grecs l'observent et calent leur vie sur celle des cieux dans lesquels ils voient des dieux. Tout cela engendre les premières arithmétiques, les premières géométries, la première astronomie... Ainsi, notre calendrier, comme identification des 365 jours de l'année, vient très tôt : les Egyptiens en avaient déjà connaissance, même si son calcul rigoureux n'advient qu'avec Thalès. Et ce calendrier est aussi une organisation du rapport à l'espace : lorsque vous regardez les étoiles, vous identifiez le nord, le sud, l'est et l'ouest. Ce sont les mêmes instruments qui permettent d'identifier les dispositifs calendaires et les dispositifs cardinaux. Séparer cardinalité et calendarité est impossible.

Le symbolique et la mémoire symbolique se constituent autour du calendrier.

Le calendrier est un dispositif de commémoration : le retour du printemps, par exemple, date un rituel sacrificiel.

La Pâque est d'une robustesse extraordinaire : ce rituel trouve sa source avant les temps bibliques. D'autre part, l'apparition de l'écriture permet de constituer une mémoire de longue durée, et donne lieu à une mythologie d'origine, tout d'abord, puis, avec la révélation mosaïque, puis christique, puis mahométane, à une révélation d'origine, où se forment des systèmes calendaires propres. Cette mémoire de longue durée déclenche la constitution des grandes religions monothéistes, mais elle aura aussi des incidences en Extrême-Orient.

Il faut ici remarquer que la calendarité grecque est composée de deux calendriers. L'un est politique, et l'autre est rituel. Mais le calendrier politique se distingue des pratiques rituelles sans pour autant être laïc : dans la cité grecque, il faut être pieux pour être un citoyen. Cependant, il n'y a pas de religion chez les Grecs : "la religion grecque" n'existe pas – et le mot religion est latin. Il y a en revanche des pratiques pieuses, et, en particulier, des rituels sacrificiels à respecter impérativement. Reste que dans la cité grecque, la calendarité ne se constitue pas simplement comme espace rituel, mais également comme l'espace politique.

C'est au même moment que les Grecs cassent les espaces tribaux, en imposant la constitution de dèmes, en bâtissant des villes au cordeau (c'est déjà un urbanisme). Les Grecs, qui sont des fondateurs de cités, fondent à la fois les calendriers politiques et les organisations spatiales de la cité, qui accueillent les différents espaces rituels. Ce sont des espaces pour le temps, car finalement, un espace rituel est un espace pour que quelque chose ait lieu – que ce soit le théâtre, l'agora... L'ensemble de ces dispositifs est ce qui constitue le rapport de l'occident à son temps et à son espace. Et j'appelle ici occident un processus d'individuation psychique et collective d'un genre particulier. Tous les groupes humains constituent des processus d'individuation psychique et collective, et un être humain est psychique, et ne cesse de se transformer, mais en tant qu'il est inclus dans un processus de transformation plus large, que l'on appelle le social.

Vous pouvez, 10 minutes avant de mourir, avoir une idée qui va finalement vous faire devenir tout à fait autre que ce que vous aviez été pendant 80 ans –

Un officiant peut alors vous donner l'absolution, voire vous convertir – ou bien vous pouvez au contraire blasphémer comme jamais.

L'être humain est un être absolument plastique : il est dans un processus d'individualisation et de transformation permanente de lui-même. Cela est vrai quand il est en acte, parce que l'homme peut évidemment vivre comme un animal, comme un cloporte même ! L'homme par excellence, c'est celui qui jusqu'à la fin se transforme alors même qu'il cherche à être fidèle à lui-même. Socrate en est l'exemple : son dernier geste est le plus grand. Boire la ciguë, c'est ce qui lui confère tout à coup une autorité sur toutes les générations qui lui succéderont, pour des milliers d'années. Il va au bout de son individuation. Cependant, cette individuation psychique ne se constitue que dans la mesure où elle constitue une individuation collective. Comme l'écrit Simondon, je ne m'individue psychiquement que si cela produit une "résonance interne" dans le groupe. Par exemple, ces œuvres que vous m'avez présentées contribuent à individuer ceux qui vont les rencontrer ; elles les individuent isolément bien sûr, et d'abord comme leur solitude-même, et c'est pourtant là la source d'un devenir collectif dans leur faire-ville, ce faire-corps qu'est l'urbanité, et c'est ce processus qui constitue une société.

Toutes les sociétés se caractérisent par le fait qu'elles ont des dispositifs spécifiques d'individuations psycho-sociales. En occident, cela passe par la mise en œuvre de techniques calendaires/cardinales dont les effets sont extrêmement variés – je dis l'occident mais, en fait, il y a bien des "occidents", même si il y a un processus d'individuation occidentale et qui leur est commun. Ce qui fait l'unité du processus d'individuation occidentale, c'est la manière dont ce que Foucault appelait les hypomnémata – les supports de mémoires – sont instanciés comme principaux supports de l'individuation.

Il y a trois sources cruciales pour comprendre où nous en sommes, nous, aujourd'hui.

Premièrement, le monothéisme, qui induit un certain type de rituels hebdomadaires, où le groupe se retrouve dans des lieux et des contextes rituels spécifiques – vendredi, samedi ou dimanche. Deuxièmement, la politique, comme l'espace collectif et temporalisé d'une publicité fondée par la Grèce, et qui organise une nouvelle distribution des rôles sociaux où émerge la représentativité. Troisièmement, et plus tardivement, la révolution industrielle, qui attribue à ces dispositifs calendaires et cardinaux de nouvelles fonctions – sans aucun précédent historique :

La révolution industrielle constitue ainsi une rupture colossale dans l'histoire de l'humanité toute entière, et non simplement en occident, puisque les techniques de calendarité et de cardinalité sont alors mises au service de la production, au-delà du symbolique.

Des conditions préalables à ce processus s'établissent dès les monastères, avec l'invention de l'horloge, qui est à la fois un constituant de la communauté religieuse et un événement de la mécanique, qui devient ainsi une technique, et bientôt une technologie. Cet engrenage, ou ce dispositif d'engrenages, finit par conduire, à travers la Renaissance (et un certain nombre d'événements qui s'étalent sur cinq siècles), au machinisme industriel et à ce que Marx analyse comme la mesure du temps de travail.

Cette mesure est la soumission du corps à une calendarité qui n'est plus religieuse : c'est la calendarité de ce que Foucault appelle la société disciplinaire, où il s'agit de soumettre les comportements individuels aux impératifs sociaux d'un social qui ne se vit plus comme un rituel – qui se rationalise, comme dira Max Weber.

Depuis la révolution industrielle, qui remonte à plus de deux siècles, se joue une transformation extrêmement complexe dont on n'a toujours pas fini de vivre, en France, les rebondissements. Par exemple, la politique de Nicolas Sarkozy pour faire du dimanche un jour non-chômé, un jour ouvrable, s'inscrit dans un devenir dont on sent que s'y expriment des contradictions, et dans lequel, en eaux profondes, se jouent de très graves questions : n'est-il pas très étrange que Nicolas Sarkozy d'une part crée les conditions pour liquider le dimanche sur le plan du sacré – car le dimanche dans toute cette calendarité est un jour sacré – et d'autre part produise un livre sur la religion et sa nécessité profonde comme vie spirituelle, ou se signe en voyant un bateau qui prend la mer, se mettant à assumer tout à coup une catholicité qu'on ne lui connaissait pas ? Ces agencements calendaires peu cohérents entre le profane et le sacré raniment en vérité de très vieilles questions.

- *Le dimanche étant une suspension du temps profane ?*

“Je crois que cette distinction se rejoue dans d'autres termes, au cours de l'Antiquité, et dans la considération desquels je crois qu'il faut de nos jours s'attarder : l'otium et le negotium. Qu'est-ce qu'un dimanche pour un chrétien ? C'est le jour du Seigneur, qui est aussi le jour du retour à soi. C'est le jour où l'on va retrouver la communauté des fidèles, écouter un prêche, communier et finalement progressivement être réintroduit dans cette communauté en tant qu'elle est fondée par cette fidélité, par l'officiant, par le curé – littéralement celui qui prend soin (cura) de quelque chose, de moi, du troupeau – où l'on se retrouve comme soi (face à Dieu)... Ce moment-là est un moment sacré : si je lui échappe, je m'échappe totalement. C'est pour le fidèle une façon de se retrouver lui-même car dans le temps profane de la semaine, il s'échappe à lui-même.

Cependant, nous vivons dans une société qui dit que Dieu est mort. Qu'est-ce que veut dire que “Dieu est mort” ? Qu'il n'y a plus de sacré ? Est-ce que tout, étant sécularisé, est profanable, sinon profané ? Il ne fait pas de doute que ce qui fait la puissance de la cité grecque est justement le devenir profane – qui n'est pourtant pas une sécularisation. La cité grecque rend accessible aux profanes des choses qui étaient cachées et inaccessibles – via l'écriture – et c'est ce qui engendre le fabuleux dynamisme que l'on a appelé le “miracle grec”. Mais la cité maintient aussi le culte d'un autre plan, et un espace constituant une différence entre dieux et mortels, une différence sans laquelle la cité n'aurait pas lieu, sans laquelle il n'y aurait pas de cité.

Que signifie le fait de dire, après Hegel, que Dieu est mort ? Que Dieu soit mort signifie d'abord que tout est calculable : Dieu c'est un nom de l'incalculable.

La société capitaliste pose en principe que tout est calculable, il n'y a absolument plus rien d'incalculable.

Il y a là une intéressante contradiction – car la classe bourgeoise et capitaliste est pieuse, et on la dit “réactionnaire” dans la mesure où elle “réagit” contre ce devenir-profane de toutes choses. Or, dans cette organisation calendaire par laquelle le curé prend soin des âmes dont il est en charge, au sein de ce que l'on appelle une paroisse, s'exprime une

modalité d'affirmation d'une différence, parmi d'autres possibles, entre le plan du calculable et celui de l'incalculable, et qui peut se jouer sur d'autres plans que le plan religieux. C'est pourquoi je parle d'otium et de negotium. L'important est ici le culte d'une différence, et en tant qu'un tel culte organise une calendarité, c'est à dire un rythme social.

L'otium est la liberté de prendre soin de soi au nom d'un hors-de-soi supérieur à soi. L'otium, traduit en français, désigne le loisir. L'otium est une pratique qui donne la liberté de prendre soin de soi au nom de quelque chose de supérieur à soi. Cette chose supérieure à soi peut s'appeler Dieu, et donner ce que j'ai appelé un otium du peuple. Mais la pratique peut être celle des mathématiques, de la philosophie ou de la peinture – non pas comme hobby, mais comme moment d'interruption du cours ordinaire des choses vouées à la sub-sistance (c'est à dire à la satisfaction des besoins de conservation de soi), et par où peut s'ouvrir cette fleur qu'est mon existence.

Mon existence ne se résume pas à ma subsistance : elle est de l'ordre du désir, et ce que je désire est de l'ordre de l'incalculable.

Mon désir ne peut désirer que ce qu'il considère être absolument singulier et incomparable, donc incalculable. Or, on ne peut calculer que des choses comparables. Ce désir peut porter toutes sortes de noms, peut s'attacher à toutes sortes d'objets, les objets sexuels en tant qu'ils deviennent des objets d'amour, les objets de sublimation plus généralement, et Jésus-Christ est un tel objet – si désirable que les Carmélites l'épousent. Mais l'objet de l'art est aussi un objet de cette étoffe : celle du désir qui ne compte pas.

L'otium traduit en latin ce que les Grecs appelaient skholé : un processus qui consiste à atteindre une sphère qui n'est pas réductible à la nécessité de la subsistance. L'otium a organisé la société pendant plus de deux millénaires. Chez les Grecs, c'est ce qui fondait et légitimait l'existence de l'esclavage : il y avait ceux qui assuraient la subsistance, et ceux qui avaient droit à l'existence entendue comme ce qui permet de cultiver la skholé – c'étaient les citoyens, en tant qu'ils pouvaient et devaient cultiver leur liberté. Il s'agissait en cela de se mettre en suspens, en retrait par

rapport aux contraintes du social, sans se couper du tout, mais en cultivant un autre plan et un autre temps dans un autre espace.

Depuis les premiers Grecs présocratiques, jusqu'à "l'honnête homme" du XVIIIe siècle, il y a bien des formes d'organisation de l'otium ou de la skholé. Et il y a ce que j'aime appeler un "otium du peuple". Pendant très longtemps, les fidèles furent considérés comme des manants qu'il fallait maintenir dans la fidélité à Dieu parce qu'il fallait les contrôler – les serfs étaient proches des esclaves. Et puis il y a eu le mouvement très important de la Réforme, lié à l'apparition de l'imprimerie, c'est-à-dire une nouvelle forme d'hypomnèse, contexte de la révolte de Luther contre son monastère et de sa nouvelle conception de l'ecclésiologie. Luther est un moine qui vient affirmer la possibilité d'un otium du peuple, soutenant qu'il faut que les fidèles sachent lire parce c'est dans un rapport direct au texte, dans la confrontation directe avec la parole du Christ, que la créature peut être et rester fidèle. Or, l'église est devenue, aux yeux de Luther, un système fiscal qui éloigne de la foi. Et Luther conçoit ainsi un otium du peuple que la contre-réforme prend rapidement à son compte, à travers Ignace de Loyola, au nom du pape cette fois-ci, et c'est ainsi que les jésuites apparaissent et développent leur discours sur l'alphabétisation, faisant du dimanche, et à travers le missel, le jour d'une pratique hypomnésique pour tous.

À partir des XIXème et XXème siècles, une énorme transformation se produit qui résout – temporairement – un problème endémique du capitalisme : la surproduction de biens de consommation (le monde industriel produit plus que les gens solvables n'ont besoin). Et c'est pourquoi le capitalisme utilise bientôt les technologies symboliques pour capter le désir des individus et le détourner vers les intérêts de la production, c'est-à-dire vers les objets de la consommation. Ainsi se développent les moyens de ce que l'on appelle bientôt le marketing. Quelque chose d'absolument nouveau se produit ainsi, qui sera ensuite théorisé de manière généralement insane et idéologique, et que l'on va appeler la société de consommation puis la société des loisirs.

On nous fait croire que l'homme moderne prétendument post-

industriel est loisible de son temps. En réalité, ces soi-disant temps de loisirs deviennent, à partir des années 1960, avec l'explosion des médias, des temps de dressage et de captation de la libido qu'il s'agit d'orienter vers les objets de la consommation.

Les industries du "loisir" sont en réalité une fonction du système de production/consommation.

Aujourd'hui, et bien que Dieu soit mort, il y a une espèce de reviviscence des problèmes de spiritualité. Elle exprime une inquiétude fondamentale à l'égard de l'incalculable et de sa négation. À partir du XIXe siècle, c'est l'art qui devient, principalement pour la bourgeoisie, la surface de projection de l'incalculable. Ce qui signifie que la singularité esthétique en devient le foyer. Or, ce que j'ai analysé comme la société hyperindustrielle, qui caractérise notre temps, tend à éliminer tout ce qui fait obstacle à la circulation du calculable, dont le nom est la marchandise, et c'est pourquoi l'on veut supprimer ces jours fériés où l'on ne peut pas commercer, et qui ne furent pas pour rien, d'emblée, des jours de culte – c'est à dire d'épreuve de l'incalculable.

Il est certes tentant de dire qu'il n'est pas rationnel que lorsque les gens sont libres de faire ce qu'ils veulent puisqu'ils ne travaillent pas, on les empêche d'aller faire leurs courses par exemple. Pourtant, je trouve ce raisonnement catastrophique : l'interruption du cours ordinaire des choses est absolument essentielle pour l'existence. Et cet étrange ennui dont tous les adolescents se plaignent le dimanche est un moment essentiel de la vie. Nietzsche fait de l'ennui la condition d'une vraie pensée. Il faut beaucoup s'ennuyer, et souvent être ennuyé par les autres, pour lire, et pour découvrir les immenses richesses que seule peut donner la lecture. Proust s'ennuya mortellement.

Il y a aujourd'hui très peu de gens qui organisent leur temps comme ils le veulent. Certains artistes peut-être. Les gens

vraiment riches se comportent souvent comme d'énormes consommateurs, et je ne suis pas sûr qu'ils aient un rapport plus libre à leur propre temps. Il n'y a pas grand monde aujourd'hui qui ait un rapport libre à son temps. Or, ce moment de la liberté est le temps du soi, c'est comme ce moment qu'un moi devient un soi et peut véritablement s'individuer, et c'est aussi le moment où se réinvente le social, le lien à la famille, aux amis, à la cité, au cercle du travail ou plus généralement de la collaboration, etc. C'est là ce qu'on pourrait appeler finalement l'échappement de l'horloge sociale, tout comme dans l'ordinateur il y a un battement d'horloge qui remet x fois par seconde les choses en phase avec leur zéro, pour que le cycle se produise – et l'échappement est le cœur du mécanisme horloger.

Quelle que soit la civilisation, il y a un jour de la semaine spécifique, un jour d'interruption qui est en fait un redémarrage et qui échappe au calcul.

Tel est l'échappement, et c'est aussi ce que les philosophes appellent une épokhè, une mise en suspens. Il faut interrompre le cours normal des choses pour qu'il puisse reprendre. Il faut plus que jamais interrompre, aujourd'hui, cette perte de soi qu'est la consommation devenue addictive, tout comme l'hyperactivité de la production, par où l'on se perd de vue soi-même, ne sachant pas qui l'on est, comme s'en plaint Richard Durn peu de temps avant de massacrer huit conseillers municipaux. La suppression du moment social d'interruption qu'est dans nos sociétés le dimanche s'inscrit dans un processus de désindividuation et désublimation généralisée.

Durant les années 1960, la télévision s'est emparée du dimanche, et de l'ennui, et c'est ainsi qu'advient finalement l'émission Dimanche Martin, ou d'un équivalent, faisant de l'ennui une arme pour imposer le règne de la bêtise. Je suis né avec la télévision : en 1952, mon père était en train d'apprendre l'électronique, et il a fabriqué le poste de télévision familial. Très peu de gens avaient la télévision en 1952. En 1960, les possesseurs de téléviseur ne représen-

taient encore que 13% des français; en 1970 ils étaient déjà 70,3%. Aujourd'hui ils sont 97%. Ainsi sont apparues ce que l'on appelle les industries de programme par lesquelles s'est mise en place la calendarité audiovisuelle qui s'est substituée aux rituels existants, et qui les ont purement et simplement détruits – même s'il y a des émissions religieuses à la télévision (et les télévangélistes ne tarderont pas à débarquer chez nous).

- L'époque semble caractérisée par une soumission au temps du travail, au temps des transports, au temps des achats, au temps des médias, jusqu'à une société totalement synchrone, laissant peu de marge d'initiative individuelle ?

“Le dimanche est à la fois ce qui interrompt le cours des choses et ce qui leur donne cours : il est la source d'un courant. L'être qui existe, qui ne se contente pas de subsister, recherche des objets de désir, c'est-à-dire des objets incalculables : des singularités. Et à travers les objets singuliers qu'il recherche, c'est lui-même qu'il singularise : s'individuant, il adopte des comportements imprévisibles et incontrôlables, que le capitalisme actuel tente d'éliminer. Or, le capitalisme ne va pas pouvoir continuer ainsi longtemps : il se détruit lui-même en anéantissant le désir. Le capitalisme qui fonctionne sur la base du désir est en train de le détruire et se détruit inévitablement, ce qui n'est pas une bonne nouvelle.

La singularité est ce qu'on cherche à détruire, à éliminer. Or la singularité produit la néguentropie du système – c'est à dire son avenir.”

- Les individus vivent de plus en plus dans le présent et le temps réel s'impose comme le temps dominant des échanges sociaux. Que pensez-vous de cette domination ?

“Il n'y plus de passé. Les technologies de contrôle font en sorte qu'il n'y a plus de passé individuel, et qu'il n'y a plus de passé collectif non plus. Ainsi quand on va acheter dans

une grande surface avec une carte de fidélité, on est profilé, catégorisé à partir des objets que l'on consomme, contrôlé dans les moindres détails de sa vie. Code barre, carte bleue et carte de fidélité sont des technologies de contrôle, qui automatisent le réassort, en temps réel et à flux tendu. Il n'y a plus aucun délai, ce qui veut dire qu'il n'y a plus d'interruption : il n'y a plus de dimanche possible, plus aucun arrêt où que ce soit dans la chaîne. Tel est le dispositif qui domine aujourd'hui, et qui ne peut pas continuer : il ne peut en sortir qu'une immense débandade.”

- Michel de Certeau doutait de la profondeur de cette aliénation et recherchait inlassablement dans les pratiques quotidiennes, les détournements : bricolages de survie des populations, ruses et astuces de chasseurs, trouvailles jubilatoires, poétiques et guerrières, comme autant d'immémoriales intelligences ?

“On sent bien que les êtres humains continuent à désirer pratiquer des choses et non pas simplement les consommer. Cependant, le marché identifie tous ces segments d'activités pour en faire des segments de marché justement, et non simplement des moments d'existence. Il tend à les transformer non plus en pratiques mais en usages – et de Certeau n'a pas vu la différence entre usage et pratique. Le bricolage, c'est typiquement cela : le type a envie de monter son mur avec des moellons, on va lui donner des techniques pour que ça aille beaucoup plus vite, que ce soit moins cher..., et finalement il n'y a plus de pratique.

C'est une espèce de prolétarianisation de la production amateur, y compris de la pratique du sport.

La pratique sportive est une des seules qui reste aujourd'hui. Je ne parle pas de Zidane qui est un très grand pratiquant, et c'est sans doute pourquoi il est aimé : les gens désirent et admirent la pratique, et pour cette raison ne veulent pas simplement pratiquer eux-mêmes mais voir pratiquer les autres. Je parle ici du joueur de foot ou du cycliste du dimanche – ces gens qui savent qu'il y a là quelque chose qui n'a pas de prix – et je vous le dis avec beaucoup de conviction : je fais moi-même du vélo le dimanche. Il est heureux qu'il y ait encore cela.

A certains égards au moins, les analyses de Michel de Certeau se sont combinées avec la théorie de la “société des loisirs” dite “postindustrielle” de Touraine, et si vous croisez Touraine et de Certeau, vous avez une image assez fidèle aux incuries de la social-démocratie, peu apte à la pensée critique, beaucoup plus dérégulatrice que le gaullisme, et au service de la “libération totale” qui croit que le dimanche peut avoir lieu tous les jours et qui œuvre à la destruction de l’otium et au développement du capitalisme. Ce discours sur les usages efface la question de la pratique. Proletarisé, l’ouvrier perd ses pratiques, c’est à dire ses savoirs, et ses outils, et devient usager de la machine, et passe du statut d’ouvreur de monde, comme son nom l’indique, à celui de servant de machine, sinon d’esclave. Mais c’est aussi vrai dans le tertiaire et de plus en plus des cadres qui s’adaptent aux systèmes d’information qui les privent de leurs savoirs. Un être, aussi crétinisé qu’il puisse être, a toujours une activité qui demeure irréductible : dans l’être humain, il y a le désir, et c’est ce que de Certeau sait très bien, et c’est depuis ce savoir qu’il parle. Mais il sous-estime la manière dont le capitalisme, ayant fait de l’exploitation du désir son principe au XXème siècle, finit par le détruire, et rend l’être humain inhumain, parce que sans désir.

Aujourd’hui, on est dans la pulsion. Le capitalisme ne vise plus le désir mais la pulsion.

Dans la consommation alimentaire par exemple, c’est la compulsion de répétition qui est visée. La psychiatrie identifie des pathologies de consommateurs qui peuvent devenir source de grands problèmes de santé publique. Freud définissait le désir comme ce qui dépasse le pulsionnel en liant les pulsions. C’est pourquoi la pulsion sexuelle n’est pas le désir : l’objet libidinal n’est pas simplement sexuel, c’est, en tant qu’objet du désir, un objet sexuel en voie de déssexualisation. La femme ou l’homme que j’aime est un objet de désir sexuel dans la mesure où je l’ai déssexualisé, ou j’en ai fait l’objet non seulement d’une relation sexuelle, mais une relation d’amour qui dépasse la pulsion qu’est la sexualité – tout en passant par elle. La sublimation est déjà là.

Dans la société actuelle, on en est arrivé à faire reposer le développement économique et industriel sur un dispositif pulsionnel qui détruit l’économie et l’énergie libidinales parce

qu’il détruit le narcissisme primordial par lequel, lorsque je regarde la télévision, même si je parais complètement passif, je suis encore actif, parce que mon narcissisme projette des singularités dans ce qui semble être la banalité même. Ce qui fait que je peux projeter narcissiquement de la singularité dans un objet commun, et banal, et même débile comme sait l’être un feuilleton télévisé, c’est que la manière dont je regarde la chose par rapport à mon voisin est singulière dans la mesure où mon passé n’est pas le passé de mon voisin. Cependant, dès lors que l’industrie de programmes permet de contrôler absolument tous les modes de vie, la singularité s’effrite : je regarde les mêmes émissions que mon voisin, j’entends le mêmes discours au journal de 20 heures, je vois les mêmes images, je me fabrique le même passé, c’est à dire que je n’ai plus mon passé – mais des images passent par moi qui me vident de toute ma singularité.

Nous subissons tous de près ou de loin ce processus d’hyper-massification. Il nous accable, nous démoralise dans tous les sens du mot. Et il ne faut pas confondre ici l’usage et la pratique parce que l’usage est ce qui ménage un espace d’appropriation individuel particularisable, c’est-à-dire caractérisable par des calculs, au sein de ce que par exemple le marketing appelle des tribus. Les tribus qu’engendre le marketing visent à transformer le singulier en particulier, et à rendre le singulier calculable, mais du même coup l’éliminent tribalement. Tous les nouveaux objets communicants sont actuellement socialisés en classifiant la jeunesse par la diffusion et le renforcement des comportements tribaux que l’on appelle précisément des usages et qui constituent des niches, par rapport auxquels il y a des niveaux de solvabilité requis : à un type d’usage correspond un niveau de revenu ; tout est traitable en parts de marché, c’est pour ça qu’il n’y a plus d’otium. Aucune classe n’échappe à cela.”

- Le dimanche qui fut originellement le jour sacré pour la chrétienté, le jour du repos, de la méditation est réduit, par la marchandise, à un jour de flux comme les autres ?

”Tout à fait. C’est pourquoi que je parle de prolétarianisation généralisée, y compris parmi les personnes à hauts revenus. La prolétarianisation ce n’est pas une affaire de ressources économiques : c’est une affaire de ressources symboliques.”

Bibliographie

Mécréance et discrédit 1. La décadence des démocraties industrielles. Galilée, 2004
De la misère symbolique 1. L’époque hyperindustrielle, Galilée, 2004
Aimer, s’aimer, nous aimer. Du 11 septembre au 21 avril. Galilée, 2003